

A. HANS

Le Livre d'Or du Sacrifice

Dessins de STAN VAN OFFEL

L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS
1928

Le Jeune Héros de Haarlem

Aux environs de Haarlem, ville hollandaise, il y a de l'eau et encore de l'eau, encadrant le paysage. Jadis, les mares et les étangs étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. La mer, la grande mer, elle-même, roulait ses vagues jusqu'aux pieds des remparts. Mais l'homme ingénieux repoussa peu à peu les flots qui, en se retirant, laissèrent un sol gras et productif.

Le long d'un large canal, qui relie Haarlem à une ville voisine, reposait l'habitation de l'éclusier Berends; elle était petite, modeste et toute propre. Berends se chargeait de faire couler les eaux afin de permettre le passage des bateaux d'une section à l'autre.

Il faisait consciencieusement sa besogne et sa popularité, parmi les bateliers, était considérable. Jamais, il ne boudait à la tâche; il se montrait toujours serviable et jovial, même lorsqu'un patron trop pressé venait, la nuit, troubler son sommeil. Sans regimber, il manœuvrait, sans tenir compte du règlement qui lui accordait pourtant le droit de se reposer depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aube du lendemain.

Sa femme entretenait la gentille maison avec un soin exemplaire. L'après-midi, un tricot ou un travail de couture aux mains, elle aimait à s'asseoir sur la rive, près de son mari, au bord de l'eau tranquille où se reflétaient gaîment les rayons du soleil.

Leur fils, Peter ou Pierre, âgé de douze ans, excellent nageur, vrai rat de rivière, aidait volontiers les bateliers, après l'école; parfois, dans la barque de son père, il accomplissait une promenade sur le canal ou sur une mare des alentours.

Cet automne-là, il avait beaucoup plu, durant des semaines... Mais un samedi, le soleil perça les nuages sombres... et ceux-ci, apeurés, s'enfuirent, laissant voir le ciel bleu, qui semblait annoncer de beaux jours.

Peter quitta sa classe vers onze heures et demie, tout guilleret à la pensée qu'il disposerait d'une longue et superbe demi-journée de congé... Il se proposait de se divertir...

Mais maman Berends réservait à son fils une surprise, qui lui plut d'ailleurs infiniment.

— « Peter, dit la bonne mère, les joues empourprées par le feu sur lequel mijotait le dîner, — Peter, il faudra que tu ailles voir le vieux Jansen. Ces jours qui se sont écoulés t'ont empêché de faire une course assez importante; aujourd'hui, tu pourras profiter du temps superbe; car Jansen croirait que nous l'avons oublié. »

— « Oh ! Maman, il est si simple !... » s'écria le petit, pour défendre son vieil ami.

— « Evidemment... Mais il vaut mieux qu'il sache que nous pensons encore à lui. Ton père a pêché, à son intention, une jolie platée de poissons. »

— « Il en raffole, maman. — Une platée de poissons, cela promet une magnifique histoire !... »

— « Je devine ce qui t'attire chez Jansen. Tu te mettras donc en route après le dîner; ensuite, tu ne reviendras pas trop tard, car les journées sont si courtes. »

Le père entra et la mère recouvrit la table d'une nappe à carreaux bleus et blancs. Peter mit le couvert, sans oublier une assiette, une cuiller ou une fourchette; la famille prit un repas simple et substantiel. Peter embrassa ses parents, saisit le petit panier où se trouvait le poisson fin; puis il suivit joyeusement son chemin. Jansen, le vieux batelier, habitait à une lieue et demie de là. Aveugle, il vivait pauvrement, d'un modeste pécule amassé sou par sou.

Peter longea le canal; la route était monotone, car, déjà, à perte de vue, les prés et les champs s'étaient dépouillés, tandis que se dressaient, par-ci, par-là, quelques lointaines habitations. Cependant, l'enfant ne s'ennuyait pas.

Il observait le vol des oiseaux aquatiques dont il connaissait les noms et les habitudes; il s'intéressait à une péniche qui traçait un long sillage, interpellant un patron ou son aide. Ensuite, il remarquait les tours et les clochers, surtout celles de Haarlem qui lui rappelaient la noble histoire de sa ville tant aimée.... C'était, pour lui, l'occasion d'une évocation émouvante des bourgeois indomptables qui, malgré la maladie et la famine, avaient défendu leurs murs, jadis, contre l'Espagnol cruel.... Il se souvenait du dévouement de Simon Hasselaer... Sa femme n'avait-elle pas eu le rare courage de rassembler ses compagnes afin de remplacer, lors du combat, les hommes exténués ?

Peter, s'enthousiasmant, ne s'apercevait pas des difficultés de la route, — et il allait, il allait, sans se douter qu'un jour, il serait connu, lui aussi, sous le nom du petit héros de Haarlem !

Jansen s'était réfugié à l'intérieur du pays, loin de la mer et du canal. Comme il ne pouvait plus, à cause de son âge, monter sur un bateau, il évitait à présent tout ce qui lui aurait rappelé son malheur : il fuyait les hardis : « Ho ! Ho ! » des haleurs, les appels de trompette des éclusiers; les commandements des patrons, des « Larguez les voiles ! » ou : « La barre à bâbord ! ».

Et Jansen s'était résigné à déchoir, à n'être plus, d'après ses propres termes, « qu'un paisible terrien ». Sa maisonnette se cachait derrière un bois, reste d'une ancienne forêt appelée la « Forêt de Haarlem ».

Lorsque Peter fut arrivé à l'endroit où il devait cesser de longer le canal, il jeta un dernier regard sur les digues et ne put s'empêcher de murmurer, à demi-inquiet :

— « Toutes ces pluies ont fait monter l'eau... Faut-il que nos digues soient solides ! »

La Hollande est une terre basse; seuls, des remparts la préservent des inondations...

Peter s'engagea sur un chemin de traverse et gagna bientôt le bois dont le sol détrempé et couvert de feuilles mortes, ne formait plus qu'une épaisse couche de boue. Mais notre bonhomme chaussait de grosses bottes de cuir gras, et, en bon hollandais, il ne craignait pas les ennuis.

La marche devint pourtant de plus en plus difficile... Notre petit voyageur atteignit enfin la demeure du batelier, un peu plus tard qu'il ne l'avait cru.

Quand le vénérable vieillard, qui fumait tranquillement sa pipe au coin du foyer, entendit la voix de Peter, il s'écria tout joyeux :

— « Ah ! voici notre jeune éclusier... Eh ! avais-tu peur d'être noyé sous les pluies ?... A la fin des fins, tu oses « tirer par ici ta bordée ». Oui, essuie bien tes pieds, car ma femme est méticuleuse... Elle sera fort contente de te revoir... Et tes parents, comment vont-ils ? Ton père, s'obstine-t-il toujours à tourner ses écluses ?... Sans doute !... Il doit y avoir beaucoup d'activité sur le canal ? »

Peter ne parvenait pas à placer un mot, tant le vieux caquettait, lui serrant la main, qu'il ne lâchait plus... Il lui caressait aussi la figure de ses doigts tremblants; car le pauvre retraits ne voyait plus.

— « J'avais difficile d'avancer, sous bois » dit le petit.

— « Oui dà ? Un pas en avant et deux en arrière, probablement ? »

— « Pas tant que cela... Mais, parfois, on enfonçait tout de même... »

Le batelier tâta les mollets de Peter, puis répondit en riant :

— « Là, là, des bottes, comme une demoiselle !... Oh ! les jeunes garçons d'aujourd'hui... Ils sont si douillets !... De notre temps, on mettait de gros sabots... Evidemment, à cette heure, avec des bottes, on patauge partout... on s'empêtre... et on n'en sort plus... Cela me rappelle une lutte sur une digue, près de Haarlem, entre paysans hollandais et une troupe espagnole... Les premiers avaient des sabots légers, couraient n'importe où; les ennemis, avec leurs « yachts-joujoux » s'enlizaient. Avant qu'ils eussent retiré un pied de la vase, vlan ! nous leur appliquions un coup de massue ou de lance; la digue fut vite couverte de leurs morts... et les Hollandais remportèrent la victoire, grâce à leurs sabots !... Mais maintenant, les jolis messieurs de nos campagnes s'avisent de porter des chaussures de danse !... »

— « Des chaussures de danse ? répéta Peter... Je sais que pas une petite dame de Haarlem ne consentirait à chausser mes bottes de cuir gros. Or, j'ai mieux à vous offrir que cette discussion; voici pour vous une fine platée de poissons que papa m'a donnée, en vous souhaitant bon appétit... »

— « Oh ! le meilleur des hommes... Il s'est souvenu de mon goût préféré. Et encore : toute une panerée... superbe ! s'exclama le vieil aveugle, en prenant les poissons un à un; puis, il les nomma tous. « Peter, mon ami, remercie en mon nom ton bon père... »

Madame Jansen, assez accorte, malgré son âge, descendit à ce moment et réserva, elle aussi, un excellent accueil au garçon.

Peter fut invité à leur parler des siens, il procura force détails sur la maison, l'écluse, le canal, la batellerie, sans arrêt; car les Jansen ne se lassaient nullement de l'écouter, ils considéraient cette visite comme un rayon de soleil dans leur triste existence.

Lorsque Peter eut achevé le récit de toutes ses nouvelles, l'aveugle « fila son grelin » à son tour, c'est-à-dire qu'il parla beaucoup; le temps prit des ailes pour l'enfant qui restait bouche bée. Cependant Madame Jansen avait jeté un coup d'œil inquiet au-dehors, à plusieurs reprises. Elle rompit le charme et, interrompant son mari :

— « Le ciel s'assombrit; le soleil disparaît... »

— « Croyez-vous ? intervint Peter, qui tenait à prolonger le débit des histoires... Ce ne sont que des nuages qui passent. »

— « Nenni, mon petit... C'est le temps qui se brouille : tu pourras dormir ici, si cela te plaît; sinon, il faudra que tu partes vite. Je ne voudrais pas que ta mère soit dans les transes, à cause de nous. Il y a de la tempête dans l'air. »

— « De la tempête ? » fit Peter, incrédule.

— « Oui, dans une heure, elle sera sur nous... Il faut que tu aies quitté le bois avant qu'elle n'éclate; car la chute des branches serait fort dangereuse... et la pluie entrave la marche. A l'instant, je cours te couper de grosses tartines; ensuite : « En avant ! », — à moins que tu ne préfères loger ici... »

Plusieurs fois déjà, l'enfant avait dormi chez son ami Jansen; ce samedi-là, il songea à la belle journée du dimanche qu'il devait passer avec sa mère, à Haarlem; et, pour tout dire, il raffolait de son ancienne cité.

Jansen, lui aussi, fut d'avis de se décider; notre Peter résolut de se remettre en route...

Le temps changea rapidement... L'enfant était encore sous bois, lorsque les branches craquèrent de tous côtés tandis que les feuilles tourbillonnaient en masses serrées... En vain, le garçon tenta d'accélérer sa marche : le sol trop glissant et le grand vent debout mirent un obstacle redoutable à tous ses efforts.

La nuit tombait quand Peter arriva au bord du canal. Alors seulement, il respira... L'eau, chassée par la violence de la bourrasque, avait beau battre les remparts, Peter se sentait plus en sûreté que dans la maudite forêt où il pleuvait des branches et où les arbres menaçaient de s'abattre.

Le ciel amassait de nouveaux nuages noirs; d'autres bourrasques allaient surgir.

Penché fort en avant, Peter avançait à peine, attaqué de tous côtés par le vent dont les coups étaient si terribles qu'il dut descendre jusqu'au bas de la digue, pour suivre un sentier tracé du côté de la campagne. Allant ainsi, il ne risqua plus d'être poussé dans le canal par les rafales; il ne courut plus le danger de se noyer, comme l'avait fait dernièrement

l'un de ses petits camarades, retrouvé non loin de l'écluse par le père Berends; le cadavre était resté collé contre une des vannes.

... Soudain, l'enfant s'effara !

Le sentier était traversé par un courant rapide déjà large !

Peter se courba et son inquiétude grandit lorsqu'il vit que l'eau s'échappait de la digue par une mince ouverture pareille à un tuyau de gouttière.

Il savait que les rats et les taupes creusent volontiers leurs galeries souterraines dans les remparts... Ceux-ci étaient-ils peu à peu minés par l'eau ?... Alors ?

Peter sua de crainte... Il devina le drame dont il avait si souvent entendu parler.

L'eau se faufila d'abord par les galeries invisibles, elle cherche une issue. Son avance insidieuse ne provoque au début qu'un léger suintement.

Bientôt, un filet silencieux se glisse, emporte des molécules de sable; il ronge sans répit. Le filet grossit, devient un jet; puis une colonne; l'issue, qui se remarquait à peine, se transforme en un grand trou; la brèche s'ouvre, la rupture fatale se produit... et les flots en tumulte répandent au loin la dévastation et la mort...

... Ce jour-là, les eaux étant assez hautes, l'inondation allait sûrement entraîner des désastres épouvantables. Le polder tout entier serait submergé, les fermes devraient céder, s'écrouler et le village voisin serait lui-même englouti.

Bêtes et gens, tout disparaîtrait, sans secours..., le grain, le chanvre, le foin et les autres produits engrangés, tout serait anéanti ou perdu... Le sol... condamné à la stérilité durant de longues années !...

En quelques secondes, ces terribles visions passèrent devant les yeux effrayés de Peter... Soudain, il se dit qu'il était le seul témoin de la situation... Lui seul pouvait donc empêcher ce malheur ?... Alors, le fils de l'éclusier s'agenouilla pour trouver la fissure; il y enfoua sa casquette, afin qu'elle servît de tampon; ce moyen étant insuffisant, il arracha des mottes de terre qu'il poussa dans le trou; à défaut d'autres matériaux pour dresser une frêle barrière, il ne lui resta plus que la suprême ressource d'appliquer sa main sur l'ouverture.

— « Au secours ! » cria-t-il de toutes ses forces. Mais le vent furieux étouffa sa voix...

Ah ! si les villageois des environs avaient pu entendre son cri, — par quelle angoisse n'auraient-ils pas été étreints ? — Le sacristain accroche ses lanternes au clocher; il sonne le tocsin; le père Bérends allume ses grands feux. Les hommes, jeunes et vieux, se précipitent vers le point menacé, avec des charrettes de bois et de sable, avec des pelles et des pioches; les uns bouchent vaillamment le trou et s'en vont; tandis que d'autres décident de monter la garde, afin de constater si les premières mesures appliquées ont été assez énergiques.

... Peter savait d'avance ce que l'on ferait dans le cas où on l'entendrait; il connaissait bien son pays; il puisait ses forces dans la pensée

que tous les habitants lui seraient fort reconnaissants... Lui seul, un faible enfant, allait donc sauver tout le polder?...

... Il avait jugé que sa présence près de l'orifice était nécessaire. — Quitte cette place pour courir implorer une aide? — Mais la maison la moins éloignée était précisément celle de son père, à une lieue de là... Une heure, pour y arriver; une autre, afin d'en revenir, — n'était-ce pas accorder aux éléments plus de temps qu'il ne leur en faudrait pour se déchaîner?

A cause de cette tempête, les bateliers se tenaient prudemment abrités, à leur ancrage... Espérer le passage de l'un d'eux? Absurdité!

— « Au secours! Au secours! » répétait l'enfant, qui, d'une main, protégeait toute une contrée d'une rapide destruction.

Et c'était, certes, une main d'enfant qui arrêta en ce moment la mort, la mort qui guettait des centaines d'êtres humains et des troupeaux entiers!...

Hélas, les appels furent vains. Les villageois avaient barricadé leurs portes; ils se fiaient à la solidité de leurs digues, que des inspecteurs examinaient régulièrement.

Peter, résigné, attendit... Les heures lui semblèrent interminables. A chaque minute, il redoutait une rupture de la digue, un envahissement brusque des flots dévastateurs.

La mort le menaçait, le premier; mais il ne songeait nullement à désertir son poste; son devoir lui défendait de faiblir un instant, lui, le fils de l'éclusier... Il voulait à tout prix empêcher l'eau d'assassiner les gens et de ruiner le pays.

Peter, fatigué d'être aussi longtemps agenouillé, chercha un appui dans la terre boueuse du talus.

La pluie redoubla de violence... Le vent l'entoura de plaintes ironiques, augmenta ses hurlements comme pour se moquer de lui. Peter grelotait de froid; mais toujours, de plus en plus fort, il appuyait sa main contre le tampon qui retenait la mort.

Il se trouva peu à peu enlizié; son bras se paralysait... Une anxiété atroce le fit frissonner, car ses forces diminuaient. Et le secours n'arrivait pas!...

— « Mon père! Mon père! — » cria le pauvre petit.

Hélas, le père Berends était trop loin pour entendre...

— « Mon père, au secours!... Sinon, la digue va se rompre! » L'ouragan seul répondit.

La pluie tomba par torrents; Peter se sentit percé jusqu'aux os... L'eau dégoulinait de la digue; mais il ne s'en souciait guère... Non! Ce qu'il redoutait, c'était cette eau terrible du canal, qui s'efforçait d'élargir la galerie creusée...

Il n'osait pas retirer sa main, de peur que le ruissellement ne se changeât en cataracte.

Le temps s'écoula lentement, si lentement... Peter eut tout-à-coup la fièvre; des coups étranges résonnèrent sous son crâne; il eut les tympans déchirés par des carillons et des sirènes...

Un instant, il songea qu'il vaudrait mieux se lever et courir à la maison, afin de prendre aussitôt la fuite, avec toute la famille.

— « Non! Non! Je dois rester... » se dit le petit, comme s'il avait voulu repousser de vive voix une tentation mauvaise.

Et il resta!...

* * *

L'éclusier, lui aussi, de son côté, avait vu venir l'orage; il avait déclaré à sa femme:

— « Le soleil se cache tout à coup, après nous avoir fourni quelques-uns de ses rayons... Un gros grain s'avance de la mer...; ce sera très sérieux. »

— « Pourvu que Peter rentre assez tôt! » répondit la mère inquiète...

... Or, la tempête surgit avant le retour de Peter.

Berends s'efforça de calmer son épouse par de beaux raisonnements:

— « Il passera la nuit » chez les Jansen... expliqua-t-il... Cela lui est advenu déjà plus d'une fois. »

— « Je n'en crois rien... parce que, demain, nous devons tous deux nous rendre à Haarlem. »

— « Madame Jansen aura conseillé à notre fils de ne pas s'aventurer sous bois, un peu tard; il n'aura pas fallu beaucoup insister pour le garder là-bas... »

Le vent hurlait par-dessus le toit, s'engouffrait dans la cheminée, tambourinait sur les portes et sur les fenêtres; la pluie battait sans cesse contre les vitres. On entendait très nettement le ressac de l'eau qui se brisait contre l'écluse.

Les traits de la mère devinrent de plus en plus angoissés; le père prétendait être calme.

— « Parbleu!... disait-il avec assurance, Peter n'est plus un petit bonhomme de sucre, sans énergie; s'il s'était mis en route, depuis belle lurette, il serait ici. Sois tranquille; notre gamin est tout simplement en train de s'amuser, d'écouter les histoires de tempêtes que Jansen débite si souvent quand l'occasion se présente... »

Et la mère consentait à croire ce que racontait Berends; elle finissait par supposer que Peter était demeuré chez leur vieil ami; car les parents qui habitent près de la mer ne se laissent pas aisément influencer par toutes sortes d'appréhensions. De bonne heure, leurs enfants s'habituent à braver les vents et la pluie.

Les parents allèrent dormir.

Mais Berends ne parvenait pas à s'assoupir...; malgré lui, il tendait l'oreille au tumulte des rafales. Et la mère, elle-même, essayait en vain de se persuader que l'enfant ne courait aucun danger.

Tout à coup, l'éclusier prononça tout décontenancé:

— « Il me semble, ma parole, que Peter frappe à la porte... Je l'entends appeler: « Mon père!... »

Vite, il s'élance jusque sur le seuil de la maison, mais le vent seul répond à sa voix.

— « Je me suis trompé... » avoue-t-il, en refermant la porte.
— « Moi aussi, je suis si tourmentée, dit la mère; je n'ai perçu aucun appel; mais j'ai eu si peur, si peur!... »

— « Soyons plus raisonnables, conclut Berends... A cause des clameurs du vent, nous sommes énervés... Or, Peter est certainement au chaud dans un bon lit, bien à l'abri dans la demeure de Jansen... »

Berends se coucha de nouveau... Après quelques minutes, il sur-sauta, ahuri :

— « J'entends encore sa voix... Il demande du secours... » assura-t-il.

— « Et moi, je ne peux plus patienter... sanglota la mère... Je suis sûre qu'un malheur est proche... »

— « Il faut que j'aille voir jusque chez Jansen... »

— « Oui, oui!... tout de suite... je t'en supplie... » dit la maman éplorée.

L'éclusier s'habilla rapidement, se munit d'une lanterne marine, dont la flamme était bien protégée contre les assauts des éléments. Résolu, il s'élança sous la pluie; il quitta la digue pour suivre le sentier.

En réalité, les appels de l'enfant n'étaient pas parvenus jusqu'aux oreilles des parents, à cause de la distance et du vent, qui était contraire. Mais le cœur du père avait perçu les cris, ce qui arrive assez souvent, lorsqu'un danger guette un membre d'une famille tendrement unie.

Berends marcha à grandes enjambées; sa lanterne projetait sur la digue des ombres allongées qui dansaient ça et là et qui prenaient par moments des proportions exagérées et fantastiques.

Soudain, le père retint une exclamation d'épouvante; penché, il s'écria :

— « Peter, mon fils, mon pauvre enfant! »

— « Papa, soupira faiblement le petit, exténué — la digue... ma main... »

L'éclusier éleva sa lanterne pour mieux voir : son enfant à demi recouvert par la boue était là; sous un ruissellement d'eau...

Berends, alors, comprit; car, dans un cas pareil, il eût fait exactement la même chose. Emu, il enleva son enfant à bout de bras pour l'embrasser à pleines lèvres; puis, il le déposa pour s'occuper de la digue.

Finalement, la main de Peter vaincue par la fatigue avait glissé à côté du trou; l'eau avait pu s'écouler, mais sans grands dommages.

L'éclusier boucha l'orifice; après quoi, il se mit à frictionner vigoureusement son gars; celui-ci, solide, retrouva bientôt ses esprits et son aplomb.

— « Mon père... la digue... la digue... » répéta-t-il.

— « Oui, mon fils... j'ai tout vu... Quel fameux lapin es-tu donc ? — Et comme je vais être fier de toi!... Te sens-tu mieux à présent ? »

— « Oui, mon père, toi ici; toute crainte s'est envolée. »

— « Pourrais-tu regagner notre maison ? »

— « Seul ? »

— « Certes; puisqu'il faut que je reste ici... Tu n'as pas trop froid ? »

— « Oh ! non... Je me réchaufferai en courant... »



— « Va et dis à ta mère de décharger le fusil, de hisser la grosse lanterne au mât de l'écluse... Les gens accourront... Et toi, ajouta le père avec une tendresse infinie, mets-toi vite au lit... Tes forces sont-elles revenues ? »

— « Oui, père... »

— « Là, embrasse-moi encore une fois; maintenant, va..., à tout à l'heure... Suis le sentier, au bas de la digue... »

Peter partit. Ses membres étaient raidis par une longue station dans la boue; mais le mouvement leur rendit la souplesse; de plus, la conscience d'avoir accompli pleinement son devoir, d'avoir sauvé le polder d'une catastrophe, remontait son courage et lui communiquait une volonté de fer.

Berends tâta de nouveau la fissure; l'eau filtrait encore. Comme son fils, il dut enfoncer sa main dans le trou.

Et c'est ainsi qu'il attendit, tel un génie protecteur, veillant sur une contrée prospère et des centaines d'habitants; ceux-ci reposaient grâce à lui, sans se douter un instant de l'affreuse menace qui pesait sur eux.

Le père patienta, de même que son fils..., mais il avait la certitude d'un secours prochain, tandis que le petit, lui, avait dû se débattre, longtemps, contre les angoisses d'un effroyable inconnu. Pensant à cela, le cœur de Berends se gonflait d'un amour sans bornes pour l'enfant.

Enfin, l'éclusier perçut une détonation, l'appel était lancé par la mère; l'aide ne tarderait pas à venir.

Mais le péril grossissait d'une minute à l'autre; Berends redoutait la pression qui augmentait sans cesse et qui refoulait sa main protectrice. Le danger se faisait de plus en plus menaçant.

Une heure atroce s'écoula; l'éclusier retenait maintenant le tampon des deux mains.

Soudain, il entendit des voix; son nom retentit dans les ténèbres

— « Par ici, par ici, cria-t-il... Hardi, les gars. »

Des villageois l'entourèrent bientôt; munis de pelles, ils travaillèrent sans arrêt afin de renforcer la digue.

Là-bas, sur la tour, apparurent des signaux d'alarme; le nombre des travailleurs s'accrut; tout le monde se précipita vers l'endroit dangereux; car il y allait de la vie et des biens de tous; il fallait combattre l'élément perfide qui si souvent déjà avait répandu la ruine et la mort.

L'homme remporta la victoire; le polder fut épargné, la digue consolidée; et lorsque le jour parut, tout danger avait été définitivement écarté.

Chacun apprit le dévouement magnifique de Peter, qui, de sa petite main, avait protégé la contrée. On courut devant sa maison; quand un docteur écarta la foule.

...Il annonça que le héros était malade; mais que son état ne laissait nullement à désirer; un repos complet allait le rétablir... Il fallait donc l'entourer de silence.

Deux vieux eurent la permission d'entrer, un aveugle conduit par sa femme...

— Mes jambes sont raides, et la lumière de mes yeux s'est éteinte, dit l'ami Jansen... Mais je n'ai pu résister à l'envie de « mettre le cap » sur la demeure de mon courageux petit Peter... J'ai emporté mon

gouvernail, j'ai amené ma femme; et celle-ci était d'ailleurs aussi pressée que moi de savoir des nouvelles... »

— « Evidemment! » approuva Madame Jansen. Peter fut tout joyeux de recevoir les Jansen.

La mère Berends raconta longuement sa veillée; elle avait versé tant de larmes, depuis le départ brusque de son mari... Tout à coup, elle avait entendu frapper à la porte.

— « Je bondis, expliqua-t-elle. C'était Peter! Je voulus le serrer dans mes bras... Mais, lui, me cria: « Maman, tu dois tout de suite tirer un coup de fusil... hisser la lanterne, car la digue est en péril... Et ce ne fut qu'après, quand tout fut fini... alors, seulement, je compris ce qu'il avait fait. Je me mis à pleurer encore; cette fois, c'était de bonheur et de fierté... »

Peter guérit; le polder entier voulut le fêter. Mais le père Berends se contenta de répondre:

— « Non, non, cela n'est nullement nécessaire... Je vois que le petit est déjà suffisamment récompensé. Il n'a accompli que son devoir et ne doit pas, pour ce motif, être porté aux nues. »

Et Peter, sans aucune malice, n'avait, de son côté, aucune envie d'être glorifié; car il se sentait assez ravi parce que son père l'avait traité de « fameux lapin! »

Un Héros de quinze ans

Toutes les contrées et tous les pays possèdent leurs héros; nous quitterons Haarlem et la Hollande pour nous mettre en route vers le département du Jura, situé à l'est de la France.

Jean-Baptiste Jupille, honnête garçon de quinze ans, habitait le petit village de Villers-Farlay, où il assistait ses parents, en gardant des moutons.



Un jour, il surveillait son troupeau; près de lui, quelques petites filles et quelques garçons jouaient, pleins de joie; soudain, Jean-Baptiste entendit des cris d'effroi. Alarmé, il leva la tête et vit un grand chien qui attaquait les enfants.

Le jeune berger, sans se préoccuper du danger, s'élança vers l'animal, pensant l'éloigner à coups de fouet.

La bête furieuse se retourna aussitôt vers lui, les yeux luisants comme des tisons; une bave sanguinolente coulait à longs filets de sa gueule menaçante.

Jupille devina immédiatement que l'animal était enragé et que ses morsures seraient mortelles. Malgré tout, il ne s'enfuit pas lorsque la brute voulut lui sauter à la gorge; hardi, il se jeta sur elle et lui saisit la gueule des deux mains. L'enfant sentait que des dents aiguës lui déchiraient la main gauche; son sang se mêlait à l'écume empoisonnée; intrépide, bravant la mort et la douleur, il ne songea nullement à abandonner la lutte.

De la main droite, il saisit la lanière de son fouet qu'il enroula autour du museau de la bête, puis, arrachant la main gauche à son étau, il tira sur le lien et la gueule du monstre fut complètement fermée.

Une arme! Le manche du fouet était trop faible, vite, Jean-Baptiste se servit de son sabot taillé dans un bois dur et résistant.

De toutes ses forces, il martela la tête de l'enragé qui luttait avec fureur pour se dégager.

Le bras du berger s'abattait comme un marteau sur une enclume; enfin, le chien vaincu s'affaissa, râlant... Encore quelques coups bien appliqués, et ce serait la mort...

Les autres enfants n'avaient aucun mal.

Tremblants de peur, ils avaient pris la fuite en criant à qui voulait l'entendre ce qui venait d'arriver.

Des villageois coururent au secours de l'héroïque enfant qui saignait par de vilaines blessures; il gisait épuisé près de l'ennemi qu'il avait terrassé.

Les hommes comprirent qu'il convenait de se hâter et de prendre des mesures afin de préserver le courageux petit héros. Atteint à son tour de la rage, n'allait-il pas devenir bientôt la proie d'horribles souffrances, auxquelles, forcément, il devrait succomber.

Sans retard, Jean-Baptiste Jupille fut emmené à Paris, chez le savant Louis Pasteur, qui le guérit.

A. HANS



LE LIVRE D'OR DU SACRIFICE



DESSINS de STAN VAN OFFEL



L. OPDEBEEK

- EDITEUR

- ANVERS